

## LA DERNIÈRE SAISON DU MONDE

de Simon Johannin

**J**'ai élargi mon corps/ Laissé se former d'autres strates/ Choisi de trouver la douceur/ Au milieu de cette algèbre opaque ». Le coauteur de *Nino dans la nuit* (Allia, 2019) révèle une mélancolie apaisée et prend le parti d'une douceur désarmante. Dans une prose épilétique, Simon Johannin éclairait des figures romanesques furieusement à la marge. Assagi, son deuxième recueil de poésie porte un regard plus mesuré sur les passions et laisse entendre une inquiétude amoureuse suspendue à la quête d'un désir moins troublé, préservé des brûlures : « Où n'as-tu pas vu que tout brûler/ Ça n'était que bêtement tout détruire ». Cette ultime saison succède à bien des tempêtes qui ne laissent cependant pas le poète résigné, il en tire une lucidité nouvelle : « les restes qui me composent ne savent plus jouir ». On pense au poète philosophe antique Lucrèce, auteur du *De rerum natura*, qui tenait l'homme unique responsable de ses malheurs, lorsque Johannin écrit : « Je ne sais qui, de la grande violence/ Ou de la grande douceur/ Se mélange le mieux à l'autre/ J'ai toujours dirigé la colère vers le ciel ». La langue est moins nerveuse, le lyrisme tenu : « je cherche une terre capable de me soutenir quand je marche ». Les vœux du poète battent une mesure proche d'une forme d'ataraxie : « Mon crâne en rocher reposant/ Sur la pierre/ Voudrait rester ici / Sans ni mourir ni vivre ».

*La Dernière Saison du monde* ne sera pourtant pas la toute dernière, « des fleuves entiers de paroles » n'attendent que de « couler » vers l'être aimé et les promesses perdurent : « Que je nage dans le ruisseau, jus du monde, et boive la fraîcheur sans risque (...) Rallonger la magie jusqu'à ce que le sommeil m'emporte ».

Flora Moricet